Les Misérables
revue de presse

Mise en scène & adaptation du roman de Victor Hugo
Eric Devanthéry

Avec
Rachel Gordy, Margot Van Hove
Pierre Dubey, Michel Lavoie, David Marchetto, José Ponce, Pierre Spuhler

Lumière **Philippe Maeder**
Scénographie **Francis Rivolta**
Costumes **Valentine Savary**
Maquillage & perruques **Katrine Zingg**
Coach vocal **Marc-André Müller**

Une production Utopia
avec le soutien de La Ville de Genève – Département de la culture et des sports
Loterie romande & Fonds d'encouragement à l'emploi des intermittents genevois (FEEIG)

UNE DES SEPT MEILLEURES MISES EN SCÈNE DE 2018

rencontre théâtrale
suisse-schweizer
theatertreffen

sélectionnée parmi 220 spectacles

à voir le 26 mai 2018

théâtre du crochetan

GAUCHEBDO

Chaque semaine, la tribune des hommes et des femmes qui résistent, la voix de celles et de ceux qui proposent de changer la société.

Faim, froid, bonté, insurrection et chansons : «Les Misérables»

THÉÂTRE • Mêlant 7 comédiens pour 60 rôles à des tubes humanistes, sociaux du top 50 français (Renaud, Katrine, Arkana...), l'adaptation scénique des «Misérables» est fidèle au théâtre épique de Brecht. Magistral.

Publié le 20 décembre 2018 par Bertrand Tappolet dans la rubrique Culture Mots-clé: Eric Devanthéry, Hugo, Les Misérables, Théâtre Pitoëff

"Les Misérables". Une société d'inégalités et de massacre des précarisés. Mise en scène: Eric Devanthéry. Avec Rachel Gordy, Margot van Hove Pierre Dubey, Michel Lavoie, David Marchetto, José Ponce, Pierre Spuhler. Scénographie: Francis Rivolta

En partant de Victor Hugo et ses *Misérables* si dostoïevskiens et prométhéens, l'un des plus grands romans mélodramatique et poétique, policier et social du 19e siècle (2000 pages), le metteur en scène et dramaturge genevois Eric Devanthéry a su en extraire et rehausser l'essentiel. A la fois narrateurs, commentateurs et personnages, les comédiens racontent, incarnent, figurent, évoquent, prêtent leurs voix à nombre de personnages, situations et tableaux.

Les différentes scènes sont scandées par un extrait du texte défilant en boucle sous forme de lettrages lumineux, tel «Tempête sous un crâne», «Deux devoirs: veiller et espérer». Davantage qu'aux annonces dans les trams et bus TPG par le passé, le procédé évoque les rubans de textes défilants en leds lumineux chez l'artiste visuelle étatsunienne Jenny Holzer. Qui mêlent le public et le privé, le social et le physique, l'universel et l'individuel. Il rappelle surtout les panneaux dont Brecht usait pour baliser les différents épisodes de ses pièces.

Omniprésents au plateau, les comédiens insufflent la vie à des destins qui surgissent de leur costume à venir, suspendu dans les airs par des cordes. L'adaptation scénique met en lumière, avec un bonheur rare, toute la dimension humaine et politique que renferme *Les Misérables*, sidérante auscultation de la société de son temps.

Rôles suspendus

Au plateau de ces *Misérables* de belle mémoire, les habits de scène sont intelligemment suspendus par des cordages, à des hauteurs variables au fil de la pièce. Comme on le ferait dans un vestiaire de mineurs. Cette belle idée scénographique suggère qu'il s'agit ici d'emplois, de rôles qui invitent à s'interroger sur la condition même du comédien. Comment joue-t-il, prend-t-il la parole, fait-il adresses, récits et réflexions ?

A l'image de l'épique décrit par Brecht dans son essai théorique, *Le Petit Organon pour le théâtre*, les comédiens sont présents dès l'entame sur la scène. L'illusion théâtrale est déconstruite. Les acteurs font descendre et endossent les vêtements de leurs rôles successifs. Mais ils demeurent dans des dessous neutres, lors même qu'ils ne performent plus.

On croit alors retrouver en leurs poses assises relâchées, absentes, quelque chose des androïdes humanoïdes au repos de la dystopie fictionnelle en série tv, *Westworld*. Cette dernière explore des époques au sein de parcs à thèmes. Ce qui fonde l'humain (attitudes, comportements, rôles, langage…) y est duplifié sur des êtres de synthèse selon un nombre de scénarios tant limités que rejoués en boucle. Le théâtre n'est-il pas intimement lié au monde des morts ? Proches du burlesque muet, de l'expressionnisme allemand et du mort-vivant, les visages des comédiens n'affichent-il pas une couche de blanc et les orbites cerclées du noir des gouffres et de la nuit ?

Chœur conteur

Le choix de la choralité est tout aussi pertinent. Les voix se relayent ou s'expriment à l'unisson, comme dans une communauté. Scandés par des dates et lieux, se redessinent fidèlement et synthétiquement les parcours de Jean Valjean (Michel Lavoie, parfait), de l'inspecteur Javert (Pierre Spuhler, tout en subtilité et doutes intérieurs), de la jeune mère fille Fantine (Rachel Gordy à la souffrance comme une prière) et de sa petite Cosette (poignante et superbement enfantine Margot van Hove), de Marius (David Marchetto frémissant) et du culotté et sacrificiel Gavroche (Margot van Hove impressionnante en canaille enfantine androgyne).

L'histoire se dévoile dans toute sa dimension tragique et burlesque (scènes de commedia dell'arte et dans un esprit subversif proche du Guignol lyonnais). Ces petits personnages aux grands noms souffrent dans cette France du 19^{è}, comme aujourd'hui : ils ont froid, ils ont faim, parfois même ils saignent et meurent.

Mission sociale

La pièce rend bien la dimension épique et profondément humaine de ce grand poème dressant les maux auxquels se plient et s'affrontent les «misérables». Ils engendrent un enfer sur terre que décrit Hugo dans sa préface datée du 1er janvier 1862. Il s'y donne une mission morale, sociale et politique: « *Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers… tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres comme celui-ci pourront ne pas être inutiles.*»

La bienveillance peut se manifester. Quitte à donner, lors de l'une des plus longues scènes de la pièce, dans le christianisme social à vertu résiliente, dont Flaubert se méfiait. La rencontre entre Jean Valjean et Monseigneur Myriel (José Ponce à la suavité austère). L'Evêque de Digne représente la bonté divine par ses actes à toujours aider les plus nécessiteux. Il est la sauvegarde de Jean Valjean au moment où ce dernier risque d'être reconduit au bagne en déclarant avoir donné les chandeliers en cadeau au forçat.

Face à l'histoire

La séquence du Groupe de l'ABC est intelligemment traitée, tour à tour comme une harangue d'*agit prop* menée face public et une reconstitution de la barricade de 1832 vite minée par la famine, rappelant possiblement de loin en loin spectacles d'édification historique sous formes de tableaux vivants des grands événements historiques en milieu scolaire américain. Groupe de révolutionnaires idéalistes, *Les amis de l'ABC* ont essayé de changer le système politique. En effet, la bataille dans laquelle tous les membres de l'ABC meurent sauf Marius a représenté l'Insurrection Républicaine à Paris en juin 1832, la situation politique dans laquelle un groupe de personnes ont essayé d'établir la République à la place de la Monarchie. Rappelons qu'Hugo siégea à l'Assemblée dans les rangs de la droite.

La mise en scène a pris acte de l'entreprise hugolienne. Qui voit l'écriture assumer et transgresser nombre de langage : l'argot (que l'on retrouve ici dans une chanson de Manu Solo), le poème, l'essai philosophique, social. Sans taire toutes sortes de formes romanesques : le roman mélo des bas-fonds d'Eugène Sue, la fresque hyperréaliste d'un milieu et d'une aventure individuelle, la saga populaire du héros mythique, le roman didactique alternant intrigues et amples digressions.

Si l'opus circonscrit bien «effondrements intérieurs», «tempêtes sous un crâne» et rédemption sociale par la souffrance, la bonté et la mort consenties, elle ne peut embrasser toutes les dimensions de cette oeuvre-monde. Ainsi reste dans l'ombre l'implacable ruse par laquelle justice et charité fabriquent et se renvoient les coupables et ceux qu'elles secourent dont elles ont l'utilité pour échafauder la société sur l'exclusion des «misérables».

On connait la chanson ?

C'est un drame de l'asservissement, qui n'a rien perdu de son acuité. Revêtu d'un gilet jaune, le comédien Pierre Spuhler pose furtivement une question sur la pièce en train de se faire. Parmi d'autres, ces allusions à l'actualité, l'éternité d'inégalités sociales se font avec un art consommé de l'épure et de l'allusion subtile. Sans jamais forcer le trait. Dans la plus pure tradition de distanciation brechtienne, le spectateur est ponctuellement invité à se forger une opinion sur le déroulement de l'action et le comportement des personnages, opinion qui engage sa vie en dehors du théâtre. Son jugement qui pèse le pour et le contre, n'est-il pas souvent tenu ici en éveil ?

De même les chansons, dont le final nocturne violacé réunissant, main dans la main, du «vieillard vierge» Jean Valjean et Cosette sur *Mistral gagnant* entonné *a capella* par le chœur des comédiens. Les paroles de cette scie prennent ici un sens nouveau, que même Renaud ne soupçonnait sans doute guère. Elles sont d'une justesse foudroyante. Pour dire l'amour d'une infinie pureté et bonté liant l'ex bagnard condamné pour le vol d'un pain destiné à nourrir la famille de sa sœur, stigmatisé à vie, qui va vers sa mort et l'orpheline bâtarde qu'il a sauvée de l'emprise des Thénardiers (incarnés par Pierre Spuhler et José Ponce) et adoptée: *« Te parler du bon temps qui est mort et je m'en fou /Te dire que les méchants c'est pas nous/Que si moi je suis barge, ce n'est que de tes yeux/Car ils ont l'avantage d'être deux/Et entendre ton rire s'envoler aussi haut/Que s'envolent les cris des oiseaux/Te raconter enfin qu'il faut aimer la vie»*

Bertrand Tappolet

Les Misérables. Précédé de *L'Homme qui rit* de Hugo avec Pierre Dubey.

LE TEMPS

SCÈNES

A Genève, «Les misérables» à hauteur d'homme

4 minutes de lecture

Scènes

Marie-Pierre Genecand

Publié mercredi 12 décembre 2018 à 21:18, modifié jeudi 13 décembre 2018 à 08:31.

Eric Devanthéry relève le défi de monter le roman-monument de Victor Hugo avec sept comédiens qui, face au public, racontent, jouent et chantent. Un pari très humain

Pour vous, *Les misérables*, ce sont de grands élans de cœur et de corps? Des traversées effrénées et de vastes palpitations, à l'image de cette fresque qui mêle turbulences privées et destin de la nation? Alors, la proposition d'Eric Devanthéry au Théâtre Pitoëff, à Genève, vous laissera peut-être perplexe. Dans une idée de récit épique, souvent choral, les sept comédiens se changent à vue en tirant les costumes des cintres qui dansent au-dessus d'eux et racontent posément les aventures de Jean Valjean, Javert, Marius, Gavroche et Cosette autant qu'ils incarnent ces personnages de fiction. Parfois, ils chantent aussi, des titres d'aujourd'hui, qui parlent d'amour et de mobilisation.

Cette alternance de récit et de jeu direct a l'avantage de restituer la richesse de l'ouvrage et ses nombreux niveaux de narration: l'ode à l'amour, le chant révolutionnaire, l'étude des caractères ou encore les questions morales sur la bonté et le pardon. Mais, même très bien mené, ce parti pris a un inconvénient: il atténue le côté incandescent du roman. Du coup, sur les quatre heures de spectacle, la torpeur gagne parfois les spectateurs...

LE TEMPS

Crapule catholico-socialiste

Un roman fait pour «la crapule catholico-socialiste», disait Gustave Flaubert des *Misérables* qui, dès sa parution, en 1862, a connu un immense succès populaire. Ce jugement, piquant, Eric Devanthéry le considère comme un compliment. Victor Hugo a toujours tenté de rendre le monde plus juste et plus égalitaire, salue le metteur en scène. Mû, en effet, par un principe de transcendance, mais sans stricte appartenance. Une foi dans l'homme et dans un Dieu qui libère.

Cet esprit, on le sent bien à Pitoëff. Déjà, parce que les comédiens, en permanence sur le plateau, devant des portemanteaux amovibles (scénographie de Francis Rivolta), se passent la parole de manière collégiale. Surtout, parce que l'accent est mis sur les figures de bonté et les moments d'engagement. C'est le cas, au début, du long passage sur Monseigneur Myriel, l'évêque de Digne qui donne une chance de rachat à Jean Valjean. «Vous appartenez au bien, je vous achète votre âme», dit-il à l'ex-forçat après l'avoir innocenté du vol de son argenterie. C'est le cas également des slogans «A bas la propriété!» «Autant en emporte le ventre!» qui pleuvent sur les barricades de juin 1832.

Le jouet des circonstances

Et c'est le cas encore avec cette manière très démocratique de clamer en groupe, pour chacun des personnages, son année de naissance (1769, naissance de Jean Valjean. 1773, naissance de Thénardier. 1796, naissance de Fantine, etc.). L'idée? Montrer que l'individu est la pièce d'un vaste puzzle et que personne n'est ni bon ni mauvais en tant que tel, mais, souvent, le jouet des circonstances. Une mise à plat bien trouvée et qui souligne d'autant mieux la prise de conscience individuelle de Jean Valjean, et aussi celle de Javert, seuls personnages à contrarier leur destin.

Ce type de mise en scène donne une grande responsabilité aux comédiens. Le spectaculaire Michel Lavoie s'impose à travers la figure du forçat repenti – il doit se méfier toutefois de ne pas jouer trop bas la dernière partie. La très vibrante Margot Van Hove compose Cosette et Gavroche avec la même présence butée. Pierre Spuhler propose un intéressant policier Javert, plus troublant que sévère. David Marchetto sauve Marius de toute mièvrerie amoureuse ou révolutionnaire. José Ponce fait rire en Madame Thénardier rebondie, tandis que Rachel Gordy prête sa finesse à la désespérée Fantine.

Mais tous, et c'est le principe, jouent d'autres personnages, surtout des compagnons de lutte, à la manière de Pierre Dubey qui, pour sa part, se distingue en marge des *Misérables* dans le monologue déconstruit et joliment troussé de *L'homme qui rit*.

LE TEMPS

Pitoëff, la fin d'une épopée

Monter *Les misérables*, c'est aussi, pour Eric Devanthéry, rendre hommage aux comédiens qui l'ont accompagné pendant ses trois ans à la tête du Théâtre Pitoëff. Le geste est d'autant plus touchant que la ville de Genève, en mal de fonds pour la Nouvelle Comédie, a décidé de ne pas confier à une nouvelle direction la scène de Plainpalais. La salle redevient donc à usages multiples et accueillera, par exemple, en juin prochain, le premier solo de l'humoriste Yann Marguet. Le comique a du répondant, c'est sûr, mais le souffle collectif, cher à Victor Hugo, manquera à ce lieu attachant.

Les misérables et L'homme qui rit, jusqu'au 22 décembre, Théâtre Pitoëff, Genève.

11 décembre 2018

Le Pitoeff rend hommage à Hugo

Les Misérables. *Ce grand classique de la littérature française décrit la vie de pauvres gens dans la France du XIX^e siècle. Un roman centré sur l'histoire du bagnard Jean Valjean. C'est cette œuvre qu'Éric Devanthéry a choisi d'adapter sur la scène du Pitoeff jusqu'au 22 décembre.*

> *« Le livre que le lecteur a sous les yeux en ce moment, c'est, d'un bout à l'autre, dans son ensemble et dans ses détails, quelles que soient les intermittences, les exceptions ou les défaillances, la marche du mal au bien, de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de la pourriture à la vie, de la bestialité au devoir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu. Point de départ : la matière ; point d'arrivée : l'âme. L'hydre au commencement ; l'ange à la fin[1]. »*

C'est ainsi que Victor Hugo décrit son roman dans la cinquième partie de l'œuvre. Nul besoin de résumer l'histoire des *Misérables*, tant cela prendrait du temps. Et pourtant, Éric Devanthéry et toute sa troupe y parviennent en à peine 4 heures.

Une brillante construction

La principale difficulté de l'adaptation théâtrale des *Misérables* résidait sans doute dans le choix des scènes à jouer, tant l'œuvre est longue et complexe. Il a fallu effectuer quelques coupes dans le texte pour raconter l'essentiel, sans pour autant trop se restreindre, au risque de ne pas respecter l'ouvrage originel. Alternant narration à plusieurs voix et scènes jouées, le metteur en scène parvient à emmener le spectateur dans l'univers d'Hugo et de la France du XIX^e siècle.

La narration multiple apporte au texte un certain dynamisme, si bien qu'on ne s'ennuie jamais, alors que rien ne se passe véritablement sur scène, si ce n'est les déplacements des comédiens et des costumes – sur lesquels nous reviendrons. Le choix des scènes jouées concentre l'action sur l'essentiel, sur les moments-clés du roman, de la rencontre de Jean Valjean avec monseigneur Bienvenu à la préparation des barricades – qui aurait peut-être mérité d'être un peu raccourcie – en passant par le sauvetage de Fauchelevent ou encore la récupération de Cosette auprès des Thénardier.

Une scénographie intelligente

Sur la scène, le spectateur aperçoit des cordes, auxquelles sont accrochés une soixantaine de costumes, chacun faisant référence à un ou plusieurs personnages. À mesure que la narration se fait, les costumes montent et descendent, en fonction des forces en présence. Si bien que le spectateur ne se perd jamais dans la multitude de références. Les acteurs enfilent les costumes au moment de jouer les scènes, permettant au public de faire immédiatement le rapprochement avec le personnage incarné. Ce n'était pas une mince affaire que d'y parvenir, et Éric Devanthéry gratifie son public d'une bien belle trouvaille.

À cela s'ajoute une scénographie simple, avec le seul mur de pierre du fond de scène et les bancs sur roulettes auxquels sont accrochées les cordes. Un décor d'une étonnante simplicité qui laisse tout loisir à l'imaginaire du spectateur de développer son univers.

Du Devanthéry pur jus

On connaît bien Éric Devanthéry pour ses mises en scène de Shakespeare – *Hamlet* ou *La nuit des rois* pour citer certaines des plus récentes. Il y fait quelques allusions, comparant par moments, à l'aide de brefs apartés, certains personnages à Ophélie ou au prince du Danemark. Surtout, il parvient à ne jamais perdre l'attention du spectateur, en agrémentant la narration de chansons, tantôt tristes, tantôt drôles. On retiendra par exemple le puissant *Aux armes et caetera* de Melissmell, le bouleversant *Mistral gagnant* de Renaud, ou l'hilarant *Moustache* de Philippe Katerine, en référence au physique ingrat de la mère Thénardier.

Des acteurs formidables

On ne serait pas complet sans citer les acteurs, qui portent le spectacle avec une justesse rare. Michel Lavoie est éblouissant dans son rôle de Jean Valjean. Avec sa grande carcasse, il incarne parfaitement la puissance et la force du bagnard, capable de soulever une charrette pour sauver un homme de l'étouffement. Sa grosse voix en impose. À côté de cela, il est capable de transmettre de fortes émotions au public, dans la « Tempête sous un crâne », moment de dilemme où Jean Valjean hésite entre sauver un homme qu'on croit être lui et ne rien dire pour continuer à faire vivre Montreuil-sur-Mer, dont il est devenu le maire sous le nom de M. Madeleine. Et puis, il y a cette scène finale, où il avoue qui il est à Marius, l'époux de Cosette, lui faisant promettre de ne rien dire pour épargner la jeune femme. Une scène conclue par l'émouvant *Mistral gagnant* de Renaud, qui m'a ému aux larmes.

S'il est brillant dans ce rôle, il est également accompagné par d'autres comédiens formidables : Margot van Hove, qui passe en une fraction de seconde du culotté Gavroche et son inimitable bagou à la douce Cosette, ou David Marchetto, qui joue un Marius tantôt d'abord amoureux transi, qui devient leader de la révolte. Il y a aussi José Ponce, hilarant dans son rôle de Madame Thénardier, Pierre Spuhler, interprétant l'incorruptible Javert et le fourbe Thénardier. On citera encore Rachel Gordy, touchante en Fantine devenue moins que rien et pourtant toujours aimante, et Pierre Dubey, qui fait son apparition lors de la construction de barricade, en tant que révolutionnaire.

Cette belle troupe incarne *Les Misérables* de Victor Hugo dans une adaptation qui m'a totalement conquis. Le texte d'Hugo est toujours brillant et n'est en rien dénaturé par cette version nouvelle présentée sur la scène du Pitoeff. Les personnages et les émotions sont là, l'imaginaire du spectateur mis à contribution, dans une bouleversante adaptation, qui restera à coup sûr l'un de mes coups de cœur de la saison.

Fabien Imhof

A Pitoëff, Eric Devanthéry revient sur sa résidence qui s'achève par son adaptation de la fresque humaniste des *Misérables* et du poignant solo *L'Homme qui rit*

«Hugo, une parole vivante»

PROPOS RECUEILLIS PAR
CÉCILE DALLA TORRE

Théâtre ▸ Après trois ans de résidence à Pitoëff, la Compagnie Utopia dirigée par Eric Devanthéry quittera les lieux fin décembre. Le choix de ses deux dernières créations, adaptées des romans de Victor Hugo au propos brûlant, est cohérent avec le parcours du metteur en scène genevois. *L'Homme qui rit*, qui défend la marge dans une splendide performance de Pierre Dubey, et la grande fresque historique des *Misérables*, sont à l'affiche jusqu'au 22 décembre.

LE COURRIER
L'essentiel, autrement

«L'enfer des pauvres fait le bonheur des riches». Ces mots hugoliens claquent dans la poignante performance de Pierre Dubey, ***L'Homme qui rit***. CÉDRIC VINCENSINI

Votre mandat à la tête du Théâtre Pitoëff s'achève avec *Les Misérables*. La précarité que vous exacerbez dans votre adaptation est-elle aussi celle des artistes?

Eric Devanthéry: Depuis le début de l'année, un climat d'inquiétude règne dans la profession. Des tentatives de mettre en place des troupes ont le mérite de faire travailler quelques comédiens. Mais le discours est aussi un discours néolibéral dans lequel des comédiens non *bankable* restent sur le carreau.

La pièce résonne en effet avec une inquiétude des «intermittents» du spectacle, pour lesquels le chômage a resserré récemment nos conditions-cadres. Le but est d'avoir moins d'assurés à gérer. Les conseillers en personnel doivent faire du chiffre. Mais la précarité est hélas généralisée. Elle concerne beaucoup de domaines ici en Suisse aussi, parmi lesquels les journalistes, qui n'ont pas non plus été épargnés. Il y a quelque chose de brûlant dans ce texte d'Hugo, vieux de 150 ans mais terriblement moderne.

Dans les *Misérables*, la scène des barricades de juin 1832 évoque étrangement la situation actuelle en France. Vous en avez assez peu remanié le texte.

Tous les discours théoriques et politiques des insurgés lors de cette «deuxième» Révolution française résonnent avec un état du monde où règne le malaise. «C'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches», dit Hugo dans *L'Homme qui rit*. Nous avons également adapté ce texte, et l'avons monté dans le bureau de Pitoëff que nous venons de vider, ce qui avait une forte valeur symbolique pour la compagnie. Ça faisait sens de terminer cette résidence en faisant entendre ces propos. Dans cet esprit, la pièce de Büchner, *Léonce et Léna*, montée il y a quelques années, montrait le leurre de l'ascenseur social.

Quel bilan tirez-vous de ces trois années de résidence?

C'est un lieu difficile du fait de son architecture; il faut cohabiter, selon les activités qui se déroulent dans la Salle communale, surtout lorsque les événements du rez-de-chaussée impliquent une amplification musicale. Mais le bilan personnel est extrêmement positif. J'ai pu y développer ma pratique et ça m'a conforté dans l'idée que diriger un lieu permet de donner de la cohérence à une série de pièces pour former une vraie «saison».

Tout en restant dans le théâtre indépendant, il m'a aussi été possible de revendiquer l'engagement de comédiens et de métiers qui se perdent – maquilleuse et costumière notamment –, en montant des œuvres qui impliquent une grosse distribution. J'ai travaillé dans la continuité des *Brigands*, entre *Les Trois sœurs* et *Hamlet*, et la reprise de *La Nuit des rois* de Shakespeare.

Ces *Brigands* de Schiller vous avaient valu une jolie reconnaissance du milieu théâtral romand.

Oui, la pièce avait été élue «meilleur spectacle de l'année» en 2015 et avait été choisie à l'unanimité. Je suis arrivé à Pitoëff dans la lancée.

Trois ans de résidence laissent-ils un goût de trop peu?

Ça a été beaucoup de travail. J'ai aujourd'hui besoin de temps pour lire, pour repenser ma pratique. C'est aussi pour moi une forme d'honnêteté intellectuelle de partir au bout de trois ans, comme le voulait mon mandat, sans m'accrocher au poste à tout prix.

Que va devenir le lieu?

J'imagine qu'il va reprendre les fonctions qu'il avait avant la résidence du Théâtre en Cavale et la nôtre. Le lieu était dévolu à l'accueil de festivals et ponctuellement, de pièces, sans ligne artistique globale.

Comment se dessine dès lors l'avenir pour la Compagnie Utopia?

Je vais reprendre mon bâton de pèlerin et frapper aux portes des directions d'institutions théâtrales. Dans l'immédiat, je commence à prospecter pour mettre en scène une œuvre de William Faulkner la saison prochaine. Nous allons aussi mettre tout en œuvre pour tourner une ou deux créations présentées à Pitoëff. Cela ferait sens de jouer *Les Misérables* en France, par son écho à l'actualité. Hugo, ce n'est pas seulement des noms de rue et un musée. C'est une parole vivante qui nourrit. Son assise politique est impressionnante. I

L'Homme qui rit et *Les Misérables*, Jusqu'au 22 décembre, Théâtre Pitoëff, Genève, www.pitoeff.ch

«L'enfer des pauvres pave le paradis des riches»

Théâtre Eric Devanthéry clôt sa résidence à Pitoëff sur cinq heures de Victor Hugo.

Le Genevois Eric Devanthéry emmène sa compagnie Utopia du côté de chez Victor Hugo, mettant en miroir l'épopée dans les bas-fonds des «Misérables» et les envolées philosophiques de «L'Homme qui rit».

Image: LUCIEN FORTUNATI

Par Katia Berger

ABO+
11.12.2018

Son appétit des grands textes est aussi insatiable que sa bravoure est louable. Pour conclure trois saisons de résidence au Théâtre Pitoëff avec sa compagnie Utopia, le metteur en scène Eric Devanthéry réalise l'ascension d'un double sommet hugolien: celui des «Misérables» et de «L'Homme qui rit». Avec Pierre Dubey, Rachel Gordy, Michel Lavoie, David Marchetto, Pierre Spuhler et Margot Van Hove, sa révérence marque surtout une résolution à ne rien lâcher. Il s'en explique.

Après Shakespeare, Tchekhov, Schiller ou Büchner, vous vous attaquez au monstre littéraire qu'est Victor Hugo: peut-on vous qualifier d'ambitieux?

Oui, clairement. Et de naïf. Ambitieux, parce que je pense que ces textes doivent être portés sur scène, naïf parce que je crois encore que le théâtre peut ébranler. Mon ambition se nourrit entièrement des mots que je lis: ils produisent cet ébranlement que je veux transmettre. J'aime entraîner dans ces sauts magistraux mes comédiens, suivis du public. Mais on ne me donne pas les moyens de mes ambitions. Comme j'aime avoir du monde sur le plateau, je voue la plus grosse partie de mes budgets aux salaires. Je rêve de travailler cinq ou six mois sur une œuvre. Même en y consacrant un an de subvention au Théâtre Pitoëff, ce serait aujourd'hui impossible.

La faim et les moyens

Autant les moyens sont faibles, autant les faims sont dévorantes. Eric Devanthéry voit grand en portant à la scène le doublé hugolien des «Misérables» et du sublime «L'homme qui rit». Admirablement, et déraisonnablement grand. La ferveur du moraliste à communiquer son enthousiasme tant pour la fresque sociale que pour la fable politique éclipse les rocailles qui jonchent son escalade, pourtant aussi démesurées que l'est l'ogre littéraire transposé. Au lieu de se restreindre, l'homme de théâtre s'enfle. Aux joyaux de la langue («nous entrons dans une tombe toute pénétrée d'aurore» ici, là «le genre humain est une bouche, et i'en suis le cri»), il mêle commentaires de texte, dates en trombes, sous-titres défilant sur un panneau lumineux, paroles de chansons projetées en mode karaoké, et autres guenilles suspendues pour esquisser le fourmillement populaire. Au gré du marathon (plus de cinq heures au total, à voir d'une traite le samedi), quelques trouvailles extrêmement fines. Mutilées, hélas, par la pénurie des ressources – humaines, horaires, techniques: en un mot économiques.

«Les Misérables» / «L'Homme qui rit» Théâtre Pitoëff, jusqu'au 22 déc., 022 808 04 50, www.pitoeff.ch

«Les Misérables» comptent une soixantaine de personnages que vous distribuez à sept comédiens et un firmament de costumes. Comment avez-vous simplifié le texte?

J'ai fait une relecture du texte en soulignant tout ce qui me plaisait. Après m'être plongé dans la correspondance d'Hugo avec son éditeur ainsi que dans différents essais critiques, j'ai construit une chronologie, ce qui m'a permis d'articuler l'adaptation. J'ai ensuite commencé à couper. Pour arriver d'abord à 160 pages, écrites expressément pour mes comédiens, puis aux 100 que représente le spectacle. Je tenais à conserver la traversée des figures qui font partie de l'imaginaire collectif – Valjean, Thénardier, Javert, Cosette –, sans négliger la masse de l'histoire (avec grand et petit H), à savoir le peuple, substrat de la misère sociale.

L'adaptation intègre largement votre exégèse personnelle du roman. Osé?

Je voulais éviter le digest. Mais vu la masse de l'œuvre (1700 pages dans la Pléiade), j'estimais devoir fournir des éléments complémentaires, tant aux comédiens qu'aux spectateurs.

Pour «L'Homme qui rit», le dispositif installé dans vos bureaux vides est beaucoup plus dépouillé. Un contraste voulu dès le départ?

Les deux adaptations ont été écrites pratiquement en même temps. Mon point de départ pour l'ensemble était cette phrase de «L'Homme qui rit»: «C'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches». Avec les miroirs placés de part et d'autre du local, je voulais restituer l'aspect baroque de ce roman impossible. Quelque chose opérait entre l'individualité insaisissable d'un vieux comédien en train de raconter une mythologie, et le roman social et réaliste des «Misérables». J'avais besoin de ce point d'accroche: foisonnement individuel et foisonnement collectif.

Au terme de ces trois ans à la tête du Pitoëff, dans quel état d'esprit êtes-vous?

Le bilan artistique est extrêmement positif. J'ai pu continuer à développer ma pratique et à affirmer l'engagement de nombreux intermittents. Je pars néanmoins fatigué. Non pas à cause de ma boulimie de travail, mais parce que le Pitoëff est un lieu difficile. Sur nos trois saisons, nous avons réussi à reconstituer un public, nous avons donné, à travers notre ligne de programmation, une identité à ce théâtre. Au point de conforter en moi le désir de diriger une salle. Mais on devrait donner une impulsion politique plus forte afin de faire de ce théâtre un théâtre à part entière. Pour l'heure, la cohabitation avec la salle communale rend cela impossible.

Comment voyez-vous votre avenir?

Je repars avec des projets, comme mes confrères indépendants. Tout d'abord, je vais lire. Et relire.

Celui... des peuples européens?

J'aimerais que le continent soit un espace géographique d'ouverture et d'accueil. Ce qui me trouble, c'est que les pauvres votent souvent contre leur propre intérêt. Quand les gens auront vraiment faim, ils se soulèveront. (TDG)

Créé: 11.12.2018, 20h21

Diffusion & contact

Eric Devanthéry

utopia@eric-d.ch

10 RUE DES VIEUX-GRENADIERS, BÂTIMENT G

CH - 1205 GENÈVE

+41 76 616 25 81

captation vidéo à voir sous (clic direct depuis ce document)

partie 1	https://vimeo.com/312538341
partie 2	https://vimeo.com/312577178
partie 3	https://vimeo.com/312563536

mot de passe: miserables&hugo